Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 13 (1945)
Heft: 8

Artikel: Jalousie
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568903

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Moïse devant le buisson ardent, il n'en approchait qu'en tremblant. L'objet de son adoration était vraiment pour lui une idole, comme il disait. Il se prosternait à ses pieds; et cette humiliation volontaire du grand homme, qui était pénible au noble Cavalieri lui-même, était d'autant plus étrange que souvent l'idole au beau visage avait une âme vulgaire et méprisable, comme Febo di Poggio. Mais Michel-Ange n'en voyait rien... Ne voyait-il rien vraiment? — Il n'en voulait rien voir; il achevait en son coeur la statue ébauchée.

Les plus anciens de ces amants idéaux, de ces rêves vivants, fut Gherardo Perini, vers 1522. Une belle poésie de Michel-Ange sur la douleur de l'absence et de l'oubli semble lui être adressée: „Tout près d'ici, mon amour m'a ravi le coeur et la vie. Ici, ses beaux yeux m'ont promis leur aide, et puis me l'ont retirée. Ici, il m'a lié, ici il m'a délié. Ici, j'ai pleuré, et, avec un deuil infini, j'ai vu de cette pierre partir celui qui m'a pris à moi-même, et qui n'a plus voulu de moi." (à suivre)

JALOUSIE

Nous vous transcrivons ci-après quelques passages d'une nouvelle peu connue, mais charmante, de Marcel Prévost.

„Nîmba" est le titre du récit („Trois Nouvelles" par Marcel Prévost, paru chez Alphonse Lemerre, Paris). Il nous transporte dans un poste de relais italien, situé sur les limites de deux provinces abyssines: l'Oculé-Cusai et l'Agamé.

„Nîmba", une toute jeune métisse des alentours du camp italien y pénètre souvent pour vendre de petites choses aux hommes et — de l'amour aux deux officiers italiens.

Ces deux jeunes-gens sont liés depuis l'école militaire d'une solide amitié. Navoni, le commandant du camp, a quitté l'Italie en premier pour participer à la campagne d'Afrique. Et quand, se séparant de son ami Ludo, „ils s'embrassèrent, chacun d'eux sentit qu'il se séparait de l'être le plus cher à son coeur". Peu après le départ de Navoni, Ludo l'a rejoint. Ils se sont bravement battus dans la bataille de Debrailah et Ludo ayant été atteint d'une vilaine blessure, on leur a confié le commandement du poste de relais.

Les deux amis se comprennent à merveille, bien que Navoni a un caractère difficile. Mais il aime Ludo qui, dans ce camp perdu, représente pour lui toute la patrie.

L'apparition de Nîmba trouble subitement la belle entente des deux amis. C'est d'abord en plaisantant qu'ils s'avouent leur aventure avec la petite métisse. Puis petit à petit Navoni est pris d'une étrange et douloureuse jalousie — il en veut à Nîmba pour les caresses que son ami lui prodige et il l'accuse dans son fors intérieur de lui voler la

douceur et la tendresse de son compagnon, qu'il se croyait réservées à lui seul. Les deux amis ont une explication violente. Ils se reconcilient, mais sous l'apparence de l'amitié retrouvée, les soupçons continuent à les ronger. Alors, un matin, au cours de leur course habituelle, ils entendent sonner le clairon du camp, cinq coups secs sont tirés. — Navoni, le commandant, a fait exécuter, sous prétexte d'espionnage la petite Nîmba, voleuse d'amour." La rédaction.

*

LA JALOUSIE

Navoni s'approcha, comme un voleur; par le hublot vitré ménagé dans la paroi du fond, il vit Ludo assis sur son lit avec la petite sur ses genoux. Le pagne de Nîmba était roulé comme une ceinture autour de ses reins, et, le buste nu, les jambes nues, elle s'amusait à jouer avec la barbe blonde de l'officier, qui lui caressait doucement les bras... Le sang monta en flot à la tête de Navoni; il murmura, dans un gémissement:

„Giuseppe....!"

Ludo disait: „Tu lui a promis?"

„Oui... Et il m'a dit de ne pas le faire attendre, encore, il Nero."

Elle imita le parler sec de Navoni: „Ce soir... et tâche pas faire attendre."

Elle rit aux éclats.

„Tu sais", fit Ludo, que je te défends d'y aller?"

Elle ne répondit pas; mais elle glissa ses bras luisants autour du cou de l'officier et le baisa dans le cou. Navoni vit un instant la toison noire de la métisse confondue avec la barbe d'or roux de Ludo. Une horrible morsure de jalousie le déchira, si douloureuse qu'il se sentit aussitôt sans force physique, faible comme un enfant. Il se redressa en chancelant; il s'éloigna, il se hâta de regagner sa case. Son ordonnance, le croyant, comme chaque soir, dans la tente de Ludo, n'était pas là et n'avait pas allumé la lampe. Navoni s'assit dans l'obscurité et prit son front dans ses mains. Il souffrait. Nîmba ne lui importait guère en ce moment; mais il était jaloux, horriblement jaloux de Giuseppe... Lui qui n'avait jamais fréquenté que des filles militaires, les traitant toujours avec un mépris brutal, il venait d'avoir la révélation subite de la façon dont Giuseppe enjôlait les femmes... Oh! cette caresse tendre de la main blanche et longue de Ludo sur le bras rond, ciré de Nîmba!... Le regard de ses yeux bleux noyés dans les yeux de la fillette!... La barbe blonde mêlée aux noirs cheveux!... S'il traitait ainsi ce petit animal fourbe et bizarre, comment avait-il caressé ses maîtresses d'Italie? Navoni se les rappelait... Une petite sarta de Modena, maigre et sentimentale; la femme d'un gros négociant de Sienne, ami de la famille Ludo. A Pérouse, toutes celles qu'il avait voulues, et l'une, la Leoni, avait avalé du poison à cause de lui... Comme il a dû les aimer, les embrasser, leur parler tendrement!... Cependant, lui, Navoni, avait été en même temps l'ami de Giuseppe, il avait cru le bien

connaître, occuper tout son coeur et savoir toute sa pensée... Et il y avait un autre Giuseppe qu'il n'avait pas connu, pas soupçonné. Ce Giuseppe-là aimait mieux ses maîtresses que son ami; ses maîtresses n'étaient pas seulement pour lui, comme pour Navoni, l'assouvissement d'un appétit; elles lui volaient de sa douceur, de sa tendresse, de ce que Navoni croyait résérvé à lui, à lui seul.

Il hoqueta de sanglots, sans pleurer. Il rêva de batailles, où l'on peut mourir vite, dans du bruit, dans du feu! „Je vais écrire au major, pensa-t-il, demander à être envoyé dans le Sud, où l'on se cognera pour sûr!... Tout à coup un frôlement lui fit lever la tête. La lueur vague éparse dans l'ombre du dehors dessina, dans l'angle aigu de la portière soulevée, une mince forme féminine.

L'EXPLICATION

Une nuit, il se réveilla brusquement, après deux heures d'une torpeur de brute. Il sentit son esprit vide et clair, comme à jeun. Tout de suite il pensa que Giuseppe et Nîmba, à cette même heure, dormaient côte à côte. Il se leva — il s'était assoupi tout vêtu — et sortit de sa case. Il ne savait pas ce qu'il voulait faire, mais ses gestes étaient précis et sûrs comme s'ils eussent été réglés par une décision bien motivée.

Le lune, haute dans le ciel, semblait la pointe d'un cône de blanche lumière, ouvert dans le brouillard nocturne, et largement appuyée par la base sur le camp. Les tentes, les cases, les épaulements, les pièces d'artillerie se découpaient dans cette lumière avec une netteté de cristaux... Pour éviter les sentinelles, l'officier traversa le camp par le milieu; il ne rencontra personne. Seuls, quelques chiens de troupe, éveillés dans cette clarté bizarre, aboyèrent à son approche, puis, le reconnaissant, se calmèrent. L'un d'eux l'escorta même, trottant la tête basse et la queue serrée, le museau sur ses talons; il ne parvint pas à le chasser. C'était un basset jaune et blanc, qui appartenait au chef infirmier.

En vue de la case de Ludo, Navoni s'arrêta. Elle lui apparaissait, à cent pas, éclairée presque comme en plein jour. „Qu'est-ce que je suis venu faire ici?" se demanda-t-il. Mais il sentit qu'il ne pouvait pas s'en aller. Il attendait quelque chose, quelque chose d'indéterminé, qui allait se passer. Longtemps il demeura ainsi, immobile comme une sentinelle, à regarder cette case, n'osant approcher.. Le basset s'était assis sur son derrière et l'observait de l'oeil attentif d'un gardien qui surveille un fou. Fou? Navoni ne l'était-il pas? Sa tête se troubla: l'ivresse un instant dissipée l'envahit de nouveau. Il écouta, il tâcha de percevoir, à distance, quelque bruit dans la tente de Ludo. Rien ne rompait le silence autour de lui, si profond que la respiration du chien et les battements de son propre coeur y résonnaient très distincts... „Ils dorment, ou bien il n'y a personne. Où sont-ils?" Il lui parut soudain que tout était mort autour de lui: les tentes, les batteries, les voitures avaient l'aspect

de pétrifications très anciennes; ce chien et lui-même étaient les derniers habitants d'une planète refroidie... Comme à des choses abolies, il pensa à Gênes, à leur maison, à sa mère cuisant près du fourneau, au père Navoni, se querellant avec les matelots du port. Doucement il s'approcha de la case de Ludo, suivi aussitôt par le chien silencieux... Il fut près du seuil... Pas un mouvement... pas une voix... „Ils dorment..." La case avait une porte, une vraie porte en planches façonnée par l'ingénieuse ordonnance Magliato. Navoni crut distinguer un peu de lumière filtrant sous cette porte; mais la clarté environnante était si vive qu'il n'était pas sûr.

Il avança encore. Il tourna avec précaution le loquet: car il y avait un loquet, fabriqué avec une ancienne béquille de canne... Il ouvrit tout à fait... La lampe, posée sur la malle qui servait de table, à côté de la flute démontée, éclairait la case vide. Le lit était ouvert, en désordre.

Alors Navoni sentit que la folie lui montait au cerveau dans une congestion sanguine... Il eut besoin de faire un acte insensé, violent... Il imagina, plus nettement que si ses yeux les eussent vus sur ce lit, les deux êtres qu'il exécrait, qu'il eut tués, croyait-il, s'il les avait tenus là en ce moment. Il jeta un coup de pied dans le lit qui chavira, bouleversé... Aussitôt le chien, qui s'était glissé après lui, se mit à aboyer violemment contre la porte.

Navoni se retourna et se trouva face à face avec Ludo, qui rentrait.

L'émotion de Ludo, à le voir là, ne se trahit qu'à sa paleur et à un léger tremblement des lèvres. Navoni recula, la face verte, les yeux desorbités. Il avait vraiment l'apparence d'un fou.

„Toi, ici..." fit Ludo.

Navoni ne répondit pas. Sa figure crispée, figée, lui donnait une telle ressemblence avec un ara que Ludo, si habitué qu'il y fût, la remarqua une fois de plus, et le souvenir du surnom de Modène: Pappagallo, lui traversait l'esprit, y souffla un air de raillerie qui le détendit:

„Depuis quand es-tu là?" dit-il.

La bouche de Navoni remua silencieusement, péniblement; il avala sa salive avec effort, mais il ne dit rien.

„Enfin, qu'est-ce que tu me veux?" reprit Ludo impatienté. „Es-tu muet ou es-tu soûl!"

Il s'approcha de Navoni.

„Mais oui, tu es soûl! Tu empoisonnes l'eau-de-vie!

Navoni articula: „Non!..."

„Tu es soûl", répéta Ludo. „On m'avait bien dit que tu te mettais à boire. Allons, va-t'en dans ta case..."

„Non", fit encore Navoni.

„Veux-tu que je te ramène ou que je te fasse reconduire par Magliato?"

Il le croyait vraiment ivre, oubliant presque sa rancune, attristé par le spectacle de son ami déchu, incapable de se mouvoir et de parler. Il ouvrit la porte. Le chien se coula doucement par l'ouver-

ture et s'enfuit au petit galop, sans aboyer. Ludo revint à Navoni pour le prendre par le bras. Navoni recula jusqu'au fond du toucoul:

„Ne me touche pas..." murmura-t-il. „Ne me touche pas Giuseppe!"

Dans sa voix basse, étrange, il y avait de la prière et de l'épouvante, unies à la menace.

Ludo avança la main, effleura l'épaule du Génois. Mais aussitôt il reçut en pleine face un choc si violent qu'il faillit tomber en arrière, bousculant la table... La lampe vacilla et deux des morceaux de la flûte roulèrent sur la natte. Il n'avait pas eu le temps de se reconnaître qu'il sentit ses jambes embrassées.

Navoni, traînant à terre, disait: „Pardon, Giuseppe... pardon...!

Alors seulement il comprit que Navoni venait de le souffleter.

Ludo dénoua, sans violence, les bras qui enlaçaient ses genoux. Navoni ne résista pas; il resta accroupi par terre, ridicule, désemparé. Ludo, chancelant, s'assit sur le lit.

De grosses larmes, qu'il ne pouvait retenir, coulaient sur ses joux et les brûlaient. Navoni regarda couler ces larmes avec épouvante: jamais il n'avait vu Giuseppe pleurer. Tous deux demeurèrent quelque temps silencieux. Puis Ludo, d'un revers de sa main, essuya et refoula ses larmes.

„Tu m'as frappé", dit-il.

Navoni, sans oser approcher, murmura: „Je t'ai demandé pardon. Pardonne-moi. J'avais bu. Je ne savais pas ce que je faisais."

Mais Ludo, qui ne pleurait plus, de rouge, devint pâle; sa figure se décomposa; la colère montait lentement, maintenant que l'émotion nerveuse se calmait.

„Tu m'as frappé", répéta-t-il.

Navoni se traîna à ses pieds et, malgrè sa resistance, lui prit la main droite:

„Non, Giuseppe, ne dis pas cela, cela n'est pas vrai... Je n'ai pas voulu... Je te dis que j'avais bu... Et puis, nous deux, cela ne compte pas. Regarde..."

Il s'empara des doigts mous du poing de Ludo, et les cogna contre sa propre figure.

„Tiens... Tu me frappes aussi... et je ne me fâche pas, moi je ris."

Il riait en effet, d'un rire affreux, qui ressemblait à un râle! Mais Ludo reprit:

„Tu m'as frappé. Cela veut du sang."

Ce mot luisit entre eux comme un éclair rouge. Navoni se leva et s'appuya contre la table.

„Nous allons nous battre," dit Ludo.

„Oh! non," supplia Navoni, sans oser s'approcher et le toucher tant il le voyait résolu et ferme... „Pas de duel entre nous, Giuseppe."

Sa voix devint basse et chevrotante:

„Je perdrais la tête dans le combat, et je te tuerais, caro! Que deviendrais-je, moi, après?"

(à suivre)